

Olivier Gourmet : “Le cinéma social me donne du plaisir”

Frédéric Strauss

L’acteur révélé par les films des frères Dardenne est, une nouvelle fois, excellent dans “Ceux qui travaillent”, une chronique très engagée d’Antoine Russbach sur un homme broyé par son emploi. Entretien sans filtre.

Longtemps acteur fétiche des frères Dardenne, on redécouvre Olivier Gourmet très impressionnant dans *Ceux qui travaillent*, d’Antoine Russbach, qui sort en salles cette semaine. Il y incarne un employé modèle d’une société de transports maritimes qui a tout sacrifié à son travail – sa vie, sa famille et jusqu’à son honneur. Et se retrouve au chômage du jour au lendemain... Rencontre, entre deux films, avec un comédien passionné.

Vous êtes un acteur très sollicité en France, vous avez tourné *Ceux qui travaillent* en Suisse... Avez-vous perdu vos racines belges ?

Jamais ! Je suis un acteur belge travaillant principalement en France. Mais je pourrais m’enraciner ailleurs. Avec ma femme, on s’est mis à retaper une maison dans le Sud-Ouest, on a envie de vivre un peu là-bas. Et quand je viens à Paris, je sais que je pourrais vivre là aussi, même si je n’ai plus habité en ville depuis mes études, quand je suis parti de ma campagne pour prendre des cours au Conservatoire de Liège. Je pourrais vivre partout, je crois. Mais comment quitter les amis, les gens qu’on aime ? Ce qui me rattache à la Belgique, ce sont les racines sociales, plus que les racines géographiques.

Le cinéma social, c’est votre domaine depuis qu’on vous a découvert chez les frères Dardenne dans *La Promesse* (1996). *Ceux qui travaillent* est un nouvel exemple de film engagé, qui parle de la manière dont les gens vivent dans une société dominée par des intérêts marchands. Pourquoi restez-vous fidèle à ce cinéma ?

Ce n’est pas de la fidélité, c’est du plaisir. Les scénarios qui m’attirent sont ceux

qui explorent à la fois l'âme humaine et la vie des gens que je peux croiser dans la rue. Le cinéma social me donne du plaisir parce que le social est partout : il est dans le corps, il nous fait réfléchir mais il n'est pas cérébral, il touche notre cœur.

Votre personnage dans *Ceux qui travaillent* ne semble savoir que travailler et gagner de l'argent. A-t-il perdu son âme ?

Il ne l'a jamais vraiment trouvée. Quand il raconte son enfance et sa jeunesse, on se rend compte qu'il a manqué d'amour. C'est un homme qui est entré dans la vie avec ce handicap. Son seul repère, c'est le travail. Quand il le perd, il perd tout. Et c'est là qu'il reçoit l'amour de sa fille, qui le regarde simplement comme le papa qu'elle aime. Ça le touche ! Ça ne va pas le transformer car le film est un regard sans concession sur un système qui broie les gens et qui est fait pour les broyer. C'est un film terrible ! Il faut que ce cinéma de résistance puisse continuer à exister pour parler du monde où nous vivons.

Quels films avez-vous eu particulièrement plaisir à tourner ces derniers temps ?

Dans *Une intime conviction* [où il interprète l'avocat Éric Dupond-Moretti, ndlr], j'ai eu une partition formidable, la plaidoirie de fin était un pur plaisir d'acteur. Je me suis beaucoup amusé en tournant *Edmond*, Coquelin était un rôle de comédie, un personnage dans l'outrance, en costumes. Et je me suis retrouvé au milieu de jeunes comédiens qui avaient vraiment un don, de la volonté, du plaisir eux aussi.

Vous étiez formidable en camionneur amoureux de Catherine Frot dans *Sage Femme* de Martin Provost...

Je croyais que vous me demandiez de citer seulement les premiers rôles ! Avec Martin Provost, nous avons d'abord fait *Violette* (2013), et il m'avait dit, pendant le tournage : « *Je voudrais t'écrire un personnage qui serait toi, la gentillesse, la simplicité, la joie.* » Il l'a fait, et c'est comme ça que je me suis retrouvé conducteur de poids lourd, simple, jovial, gentil ! Enfin, c'est la vision que Martin a d'Olivier. Mais c'est vrai, je suis plutôt gentil quand même.

Vous avez, un jour, changé d'apparence assez radicalement en maigrissant beaucoup et depuis, vous jouez de ces kilos en plus ou en moins...

Je fais du yoyo ! Quand j'ai changé physiquement, c'était pour interpréter un militaire dans *Mon colonel* (2006). On joue toujours avec son corps, le fait de jouer avec son poids rend simplement cela vraiment visible et permet d'aller vers des personnages dont la minceur ou la lourdeur racontent quelque chose. Je viens de tourner une série pour Arte où je serai un psychiatre qui a l'habitude de courir sur une plage. Il ne pouvait pas être gros ! Depuis, j'ai repris six kilos, c'est ma tendance naturelle. Parfois, j'accepte un rôle parce que le personnage doit être svelte, ça me donne une motivation pour maigrir ! Comme Rithy Panh me propose justement de jouer un homme élancé, je vais

devoir reperdre du poids. Mais c'est, bien sûr, surtout le fait de travailler avec lui qui me motive.

Le cinéma vous donne un appétit d'ogre !

J'aime travailler ! Tant pis pour ceux qui font une indigestion de Gourmet ! Je suis en train de tourner *Le Voyage du siècle*, d'Olivier Dahan, un film qui sera comme une traversée de la vie de Simone Veil. Elle est interprétée par Elsa Zylberstein et moi je joue son mari, Antoine Veil. En lisant le scénario, je me suis dit : c'est un film important, il faut le faire. Et c'est un très beau personnage, un homme de l'ombre, un taiseux, un sage, joyeux aussi, bonhomme. C'est un peu moi, d'une certaine façon. Il s'agit d'un rôle secondaire, mais c'est un film qui me donne envie de faire mon métier d'acteur. Comme quand Gabriel Le Bomin me propose d'être le président du Conseil Paul Reynaud dans son film sur de Gaulle. Ou quand Marc Dugain prépare *Eugénie Grandet* et me donne le rôle du père.

Êtes-vous un atout commercial pour les réalisateurs ?

Depuis mon prix d'interprétation à Cannes, pour *Le Fils* (2002), des Dardenne, je devenu un acteur bankable pour le cinéma d'auteur, et uniquement pour le cinéma d'auteur ! Pour les grosses productions, mon nom ne fait pas la différence. Mais pour des films entre un et deux millions d'euros, ma notoriété ouvre des portes de financement. Et c'est bien comme ça, ce sont les films comme *Ceux qui travaillent* que j'ai envie d'aider.

À voir



Ceux qui travaillent, d'Antoine Russbach (Suisse, 1h42). En salles.